

**7<sup>ème</sup> dimanche de Pâques, Année B, 16 mai 2021**

*Lectures : Actes 1, 15-17. 20a.20c-26 ; Ps 102 ; 1Jn 4, 11-16  
Évangile selon saint Jean 17, 11b-19*

*Homélie du frère Ceslas Bourdin*

Cet Évangile n'a jamais été aussi actuel. Comment être fidèle au Christ qui n'est « plus dans le monde » alors que nous, comme les premiers disciples, nous y sommes. Et ce n'est pas fini. Nous sommes loin d'en avoir fini de participer à la vie du monde au milieu de ceux qui ne connaissent pas l'Évangile du Christ. Mais nous ne sommes pas orphelins. Le Christ intercède auprès de son Père pour qu'Il nous garde « en son nom ». Ainsi en va l'existence évangélique depuis le retour à son Père qui est Notre Père. Tendue entre deux pôles, celui de rester fidèle à notre source sans la garder pour nous, et celui d'être « envoyés dans le monde » pour annoncer l'Évangile sans se perdre dans la grande mêlée du monde.

Depuis plusieurs décennies, nous parlons beaucoup dans notre sphère chrétienne de « sécularisation », autrement dit d'éloignement du « monde » par rapport à l'Église. Mais en réalité la tension entre les deux pôles était tout aussi réelle et radicale au temps où nos lointains prédécesseurs vivaient dans une société « chrétienne ». Théologiquement parlant, la question est la même : Que signifie être envoyé (apôtres) par le Christ dans le monde, c'est-à-dire le rendre présent au cœur du monde alors qu'Il est devenu physiquement absent ? Comment rendre sensé ou intelligible pour nos contemporains de chaque époque que Jésus est le Christ car il est ressuscité, vivant, c'est-à-dire que mort sur la Croix il a définitivement détruit la mort. Face à ce grand défi, il ne faut jamais confondre Incarnation et identité (l'Église devrait être la norme du monde) ou inversement Incarnation et mondanisation/sécularisation (L'Église devrait se disséminer au sein du monde). Ces deux confusions sont au cœur même de la tension entre le Christ, qui n'est plus dans le monde, et ses disciples qui y sont. Tout le défi de l'envoi des disciples par le Christ comme le Christ a été envoyé par son Père se trouve là. L'Évangile de Jean est certainement celui qui nous place au cœur du « problème » chrétien et simultanément de la perspective de l'Évangile pour le monde.

C'est pourquoi l'Église est la question centrale pour que soit vivable le fait de ne pas être du monde tout en étant envoyé dans le monde. C'est par l'Église que le Christ peut poursuivre sa relation d'altérité avec le monde. Pour tenter d'éclairer cette relation d'altérité, je retiendrai trois points essentiels : les sacrements, leur conséquence comme présence au monde de l'Église, que signifie l'unité pour l'Église ? Si c'est par l'Église que le Christ est à la fois rendu présent au monde et altérité du monde, les sacrements sont la première raison d'être de l'Église dans le monde. Par les sacrements, et le plus central d'entre eux, l'eucharistie, l'Église ne peut confondre l'Incarnation avec une identité chrétienne comme elle ne peut se confondre avec la mondanisation de la foi. Ce sont deux voies d'égarment. L'Église ne vaut pas pour elle-même (instaurer une société chrétienne) mais elle n'a pas plus de raison de chercher à cautionner « la sécularisation » du monde (mondanisation). Ce sont deux voies d'égarment pour les chrétiens car le Christ a alors cessé d'être l'altérité (ou l'écart) dont le monde (l'humanité) a besoin pour être sauvé de sa clôture. Le paradoxe du monde est qu'il a besoin pour être monde d'une autre réalité que lui-même, sinon il meurt. Pour les chrétiens, c'est le Christ qui est cette autre réalité, qui est donc « présence réelle ». D'où la première raison d'être sacramentelle de l'Église. Par les sacrements, l'Église est intrinsèquement institution du décentrement, de l'altérité, de l'écart... Elle vient d'ailleurs, de Celui qui est retourné vers son

Père et en même temps de Celui qui nous envoie, « nous » ses disciples, au cœur du monde (« Je ne te prie pas de les ôter du monde ») tout en devant être « préservé du mal » (c'est la prière du Christ à son Père qui est notre Père). C'est donc dans une existence de l'entre-deux que nous envoie le Christ. Nous sommes concitoyens du monde avec celles et ceux qui ne partagent pas notre foi et en même temps notre solidarité avec eux ne revient pas à dissoudre notre raison d'être différente. Autrement dit la première raison d'être sacramentelle de l'Église et des chrétiens trouve sa deuxième raison d'être, son incarnation dans les affaires du monde. Et Dieu sait qu'elles ne manquent pas ! (crise écologique, mouvement identitaires en tous genres, la pandémie et ses effets socio-économiques...). Mais, encore une fois, cette deuxième raison d'être, l'incarnation de la signification sacramentelle de l'Église dans le monde, ne revient pas à entraîner l'Église dans la voie de la dissémination, de la mondanisation ou de la sécularisation. Le salut du monde dans le Christ perd toute signification en devenant tout au plus la cerise sur le gâteau d'un humanisme sans odeur ni saveur qui n'a d'ailleurs pas besoin de nous. Il ne faut alors pas s'étonner que par réaction, certains de nos frères et sœurs dans la foi préfèrent s'auto-immuniser dans une position dite identitaire. Ainsi, allant de Charybde en Sylla, l'Église cesse de faire valoir son originalité absolument unique dans le monde : elle n'est pas une organisation de plus mais une institution sacramentelle, toujours présente par Celui qui nous a quittés en rejoignant son Père. L'Église n'est donc pas là pour remplir le monde, mais lui donner sa véritable destination. Et c'est la troisième et ultime raison d'être de l'Église. Par les sacrements, elle n'a pas à rechercher l'unité comme fin en soi, pas plus, une fois encore qu'elle doit se disséminer dans le monde. Dans l'un et l'autre cas, c'est ne pas comprendre que pour les disciples du Christ, l'unité est dans le Royaume de Dieu (le Père du Christ qui est notre Père) qui ne se confond avec aucun moment de l'histoire du monde. C'est ce qui fait sa fécondité sacramentelle et réelle pour le salut du monde !